





Tête d'affiche

“Honneur”

NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS

soul

Les enregistrements de ce bourru barbu du Missouri connaissent un succès certain. Satisfaction, l'artiste est aussi un authentique bon gars.

C'est l'histoire d'un homme qui a finalement préféré aux cieux, la terre, la chair, le sang, les larmes et des chansons à la tristesse impeccable, où les corps exigent de danser et les âmes refusent d'abdiquer, malgré les souffrances. Ce disque ressuscite l'esprit des plus grands, Otis Redding, Sam & Dave, The Band, au hasard, et déchire cette nuit qui n'en finit plus d'engloutir les hommes. Nathaniel Rateliff, multi-instrumentiste boulimique, a la pudeur grenade et la soul incendiaire, il se raconte, lui et ses pensées les plus profondes et déguise le tout avec une musique diablement vivante, une musique qui, malgré les fantômes qui l'habitent, incarne sans doute mieux cette époque cannibale que n'importe quelle autre.

Mug de bourbon

Prolétaire américain, Missouri, élevé par une famille plutôt mélomane et qui ambiançait les messes locales, c'est en tombant par hasard sur une cassette de Led Zeppelin qu'il comprend que son existence allait peut-être rimer finalement moins avec usine qu'avec mélodies entêtantes et chant viscéral. Nathaniel a la barbe rousse, le sourire goguenard et la poignée de main solide. Une sorte de Viking descendu des collines d'un western où les Indiens gagneraient à la fin. Il est fatigué, jet lag, promo intensive, une chose tout à fait nouvelle pour lui et ses Night Sweats, musiciens et amis qui l'accompagnent désormais sur les chemins du monde. Sa voix d'ours déstabiliserait presque si l'on admet que c'est la même personne qui chante sur cet album aux superbes

flammes rédemptrices, enregistré principalement dans l'Oregon, chez Richard Swift, jeune producteur motivé. Quand on lui demande si ses paroles sont pour lui, timide convaincu, un moyen de communiquer avec l'extérieur, il rit comme un enfant avant de répondre : “Mes paroles sont plus une façon de communiquer avec moi-même. Après, je n'avais pas vraiment prévu qu'elles soient entendues par des milliers de gens sur scène...” Il est rare d'entendre un artiste autant se livrer. Il ne s'agit pas ici de ce voyeurisme dégueulasse qui a envahi la télévision et les réseaux sociaux ces quinze dernières années, non. Nathaniel Rateliff a l'air de faire surtout comme il peut. Et il peut beaucoup. Sa voix est un guide au cœur d'une Amérique rurale, abandonnée, qui a dû croire un jour en Obama avant d'encre déchanter. Et plutôt que de simplement hurler à l'énième trahison, Nathaniel préfère prendre soin de l'héritage populaire par excellence, la musique, soul. Lui qui n'ignore pas le sens du mot *précarité*, sait qu'il (re)vient de loin : “Pendant dix ans, j'ai travaillé pour une entreprise de transport. On a multiplié les boulots merdiques, mes potes et moi,

on a vu plein des nôtres crever. Nous étions pauvres, ouais, on ne va pas se plaindre mais c'était souvent difficile... Et si ce disque donne une voix à la classe ouvrière, alors, ce sera un formidable honneur !” Les élections américaines approchent. On devine que Donald Trump et Hillary Clinton ne sont pas son mug de bourbon : “On n'arrête pas de dire dans le groupe que si Bernie Sanders (candidat démocrate se déclarant ouvertement socialiste) n'est pas élu, on se casse (rires). Trump n'est qu'une grosse merde...” Évidemment. Nathaniel, de toute façon, n'est pas con au point de croire qu'il aura un jour son mot à dire. Ses haines, ses colères, ses lendemains qui chantent, il les enregistre, à l'ancienne, et cela pourrait presque lui suffire.

Fierté inébranlable

La musique semble l'avoir choisi : “J'ai commencé par la batterie. La musique, elle fait partie de moi depuis mon enfance. Et un jour, on comprend qu'on en a fait toute sa vie, peu importe que les gens s'y intéressent ou pas, peu importe que ça marche ou pas. Elle est là !” Dans ses yeux, on peut lire une fierté inébranlable, peut-être aussi un peu la peur que tout s'évanouisse, sans prévenir. Au moment de partir, Nathaniel se renseigne sur la France, demande si le pays des droites de l'homme mérite toujours sa réputation. On lui explique la nouvelle politique libérale pratiquée depuis trente ans, le peuple prié de se taire. “Putain de libéraux”, lâche-t-il en ricanaient à peine. Heureusement il reste la musique, elle ne sauve de rien mais reconforte bien des cœurs. “Sans la musique, je n'ose même pas imaginer ce que je serais devenu. Il n'y a rien de mieux, mec !” conclut-il avant de rejoindre sa loge pour dormir un peu. ★

RECUEILLI PAR JEROME RELJASSE
Album “Nathaniel Rateliff & The Night Sweats”
(Concord/ Caroline International)

Musique et politique

Le mouvement des droits civils sixties a eu son hymne : “We Shall Overcome” fut popularisée par Joan Baez, qui le chanta à la Maison-Blanche devant Obama en février 2010. Le mouvement contre la guerre du Vietnam fut accompagné par des chansons comme “Where Have All The Flowers Gone ?” de Pete Seeger, “War” d'Edwin Starr et “What's Going On” de Marvin Gaye. Les républicains américains ont aussi leurs supporters rock : parmi les plus fervents, Ted Nugent, Joe Perry d'Aerosmith et Moe Tucker, la batteuse des très décadents Velvet Underground devenue membre du Tea Party.